

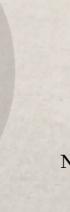
Observe • Analyse • Intervient

L'hypothèse Polanski (2)

Le Dr Folamour & ses valeurs

Mikhalkov, le chasse-démons

En miniature
(nouvelle)





LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

L'hypothèse Polanski (2)

ET VLAN! LE VA-T-EN GUERRE BORIS JOHNSON EST TOMBÉ APRÈS AVOIR ENGLOUTI TOUTE SA CRÉDIBILITÉ, MAIS AUSSI LE BIEN-ÊTRE ET LA SÉCURITÉ DE SES CONCITOYENS, DANS UNE GUERRE SANS ESPOIR. TOUTE RESSEMBLANCE AVEC UN FILM DE 2010 SERAIT PUREMENT FORTUITE.

DEUXIÈME PARTIE: UN PUR SCÉNARIO DE CINÉMA

Nous nous sommes proposé la semaine dernière d'effectuer une visite de la cour d'hospice qu'est devenue l'Europe. On y voyait des chefs de gouvernement, des ministres et des influenceurs de tout poil s'acharnant, sous prétexte de châtier la Russie, à détruire leur propre économie, précariser leur population et démanteler les «valeurs» essentielles qu'ils

prétendent incarner à la face du monde: la liberté de pensée et d'expression, la dignité et l'égalité des citoyens, l'état de droit.

Ces gens vitupèrent sans voix, menacent sans crédit, condamnent sans effet, ignorent le réel et promettent l'irréalisable. Ceux qui n'entrent pas dans cette transe sont mis au ban de la communauté, du général au chef d'État en passant par une galerie de grands scientifiques conspués pour la seule raison qu'ils ont eu raison.

Comment un tel aréopage de bouffons à grelots a-t-il pu s'emparer simultanément des leviers du pouvoir sur tout le continent? Est-il possible qu'ils soient tous incompétents de la même manière et dans la même direction? Ne seraient-ils pas plutôt possédés, dans les deux sens du terme?

UN SPÉCIALISTE DE LA QUESTION

La possession au sens psychologique est, selon le Littré, l'«État d'une personne qui est actuellement sous le pouvoir du diable, et dans le corps de laquelle il habite réellement», ou encore l'«empire qu'on a sur les affections de quelqu'un». Mais c'est aussi un terme de jurisprudence désignant la chose dont on est le propriétaire. Dans un cas comme dans l'autre, l'être possédé n'existe et n'agit que selon le bon vouloir d'un tiers — qui peut l'«habiter réellement» ou non.

La possession, Roman Polanski en est un grand spécialiste depuis son Rosemary's Baby, l'un des chefs-d'œuvre du cinéma d'épouvante. Dans son unique thriller politique, Ghost Writer, il s'est attaqué à une autre forme d'envoûtement, non plus démoniaque, mais bien humain. En 2010, il a adapté au cinéma un roman de Robert Harris aux transpositions assez évidentes. Dans le rôle du Premier ministre britannique Adam Lang et de son épouse Ruth, on reconnaissait sans peine le couple Tony et Cherie Blair, et dans le dénonciateur

de Lang, Richard Rycart, le disgracieux Robin Cook, le ministre des Affaires étrangères qui démissionna en signe de protestation contre la guerre en Irak.

Ce roman à clefs est d'une certaine manière la vengeance du disciple déçu. Mais il s'élève aussi au-dessus du ressentiment personnel. Notons bien le contexte:

«Au départ, Harris était un partisan enthousiaste de Tony Blair et du New Labour, L'Observer a noté: "Lors de l'élection de 1997, Harris avait parcouru le pays dans l'avion privé de Blair et était assis à ses côtés dans sa circonscription lors de la proclamation des résultats." Sa désillusion éventuelle à l'égard de Blair, qui a commencé pour de bon lors du licenciement du ministre (et ami de Harris) Peter Mandelson en 2001 et a culminé avec la décision de Blair de participer à la guerre en Irak, a conduit à une grave brouille. Harris considère le rôle de la Grande-Bretagne en Irak comme une erreur politique majeure, et critique généralement le New Labour pour sa soumission à Washington.»

Après la noyade soudaine — accident ou suicide — du communicateur attitré d'Adam Lang, un rédacteur anonyme (excellemment joué dans le film par Ewan McGregor) est engagé par un grand éditeur new-yorkais pour finir en quatre semaines les Mémoires du Premier ministre, qui se trouve en séjour privé aux États-Unis. Il est donc envoyé auprès de l'homme politique dans la somptueuse résidence d'été de l'éditeur à Martha's Vineyard, l'île des milliar-

daires au large du Massachusetts. Notre écrivain fantôme entre, littéralement, dans le lit encore chaud de son prédécesseur. Le jour même où il commence sa mission, un scandale éclate: Adam Lang est accusé d'avoir livré des prisonniers irakiens à l'armée américaine, qui ensuite les aurait déportés à Guantanamo et torturés, l'un d'entre eux à mort. L'opinion mondiale et britannique est révoltée, la Cour pénale internationale annonce l'ouverture d'une enquête et le chef du gouvernement de Sa Majesté risque de finir réfugié aux USA, l'un des rares pays à ne pas reconnaître la CPI.

Confiné dans un glacial huis clos avec le couple Lang et la secrétaire-maîtresse du ministre, le nègre commence par remarquer quelques incohérences dans l'autobiographie de son client, puis finit par retrouver quelques photographies compromettantes cachées par son prédécesseur. Rassemblant le puzzle, il finit par comprendre qu'Adam Lang n'est pas un dirigeant souverain, mais une marionnette de la CIA. Il retrouve même le recruteur, en la personne d'un onctueux professeur d'université à lunettes de corne et velours côtelé. La seule chose qui lui échappera presque jusqu'au bout, c'est l'identité de l'agent réel (que je ne divulguerai pas ici afin de préserver la chute).

LE ROMAN DE ROMAN

À l'époque où ces choses se passent — vers les années 2003-2004 — de telles révélations peuvent vous coûter

cher. Très cher. Je parle évidemment du film, mais la fiction étend parfois ses tentacules jusque dans la vie réelle. Pendant le tournage de Ghost Writer, en 2009, Polanski (comme son protagoniste Adam Lang) est brusquement éclaboussé par une affaire de mœurs vieille de trente ans et que le procureur de l'époque avait estimée close par la peine de prison que Polanski avait purgée. La jeune fille qu'il avait abusée lui avait «publiquement pardonné et demandé à plusieurs reprises l'arrêt des poursuites». Mais la justice américaine, à tout hasard, avait laissé le dossier ouvert. Pour le solder, Polanski aurait dû retourner sur sol américain — et certains ont appris à leurs dépens ce que cela voulait dire. Techniquement, le réalisateur a passé une partie de sa vie comme fugitif. Résident suisse, Polanski est arrêté à Zurich en 2009 dans le cadre de l'entraide judiciaire avec les États-Unis, incarcéré puis placé en résidence surveillée dans son chalet de Gstaad. Les Suisses auraient pu le laisser tranquille, mais selon certains, ils l'auraient arrêté afin de «détourner l'attention des scandales bancaires et amadouer Washington». Quoi qu'il en soit, c'est dans son chalet, le fil judiciaire à la patte, qu'il terminera le montage du film. La Suisse se refusera tout de même à l'extrader, de même que la Pologne et la France, dont il est citoyen. Partout ailleurs dans le monde occidental. Roman Polanski peut être coffré et livré à Washington.

La simultanéïté entre la rouverture du dossier et le tournage du film ne peut évidemment relever que de la pure coïncidence, on l'imagine bien, mais la sortie du thriller s'en trouvera — on l'imagine — quelque peu entravée. Annulation d'événements, réclusion, accaparement de l'espace médiatique par l'œaffaire» plutôt que par l'œuvre. Polanski aurait dû être la vedette du Festival de Berlin qui fêtait ses soixante ans. Au lieu de sa présence, les spectateurs n'auront eu droit qu'à une chaise vide. Aux États-Unis, le film ne sortira que dans un nombre de salles restreint.

Les mauvaises langues diront qu'il s'agit d'une opération de damage control typique des Services et de la «communication institutionnelle». Ghost Writer récoltera tout de même 56 nominations et 33 prix. À Berlin, notamment, Polanski recevra l'Ours d'argent du meilleur réalisateur, suivi d'une foule de distinctions aux Césars 2011: meilleur réalisateur, meilleure musique, meilleur montage, meilleure adaptation. Il n'empêche: à partir de l'«affaire» resurgie en même temps que ce film, Polanski deviendra un paria de la profession.

DÉTOUR PAR LA VIE RÉELLE

De fait, son arrière-plan politique mis à part, *Le Nègre* est un thriller magistral conté par un grand maître de la narration et de l'insinuation. Le regard et la manière du réalisateur en disent bien plus sur la vérité des personnages que le résumé de l'action. Le Premier ministre, incarné par l'ex-James Bond Pierce Brosnan, amorce l'intrigue par sa personnalité même: frivole, superficiel, jouisseur,

coureur de jupons... Comment un tel play-boy a-t-il pu devenir en si peu de temps le chef de file de l'austère parti travailliste? se demandera l'écrivain fantôme. C'est de cet étonnement même que naîtra le soupçon.

L'action du Nègre se déploie sur une côte venteuse battue par des rideaux de pluie. On est aux antipodes de la villégiature clinquante. Les décors sont sobres à l'extrême et l'attention du spectateur s'en trouve naturellement focalisée sur la gestuelle et les dialogues. Le diable, comme au début de Rosemary's Baby, se cache dans les détails. Le flamboyant ministre avant filé gérer sa crise sur le continent, la figure jusqu'alors discrète de son épouse vient au premier plan. Le peu qu'on apprend sur elle est essentiel: elle a été son égérie en politique, il dépend d'elle malgré ses écarts, elle a séjourné aux États-Unis aux bénéfices d'une bourse Fullbright... et reçu les cours, peut-être un peu particuliers, du suave professeur Paul Emmett. Est-ce à cause de cette influence que son mari Adam n'a «jamais pris une décision qui soit contraire aux intérêts des Etats-Unis» (1h44)?

On peut savourer ce film comme un pur divertissement et y trouver un grand plaisir. Mais on peut aussi y déceler un message que la virtuosité du jeu et de la réalisation tend à occulter — peut-être intentionnellement. De même que le nègre «suicidé» Michael McAra lègue à son successeur, ou à quiconque les trouvera, des documents capitaux scotchés sous un tiroir, le film de Polanski lance une bouteille à la mer. C'est comme le message de détresse d'une Europe mise en coupe réglée par l'ogre américain et ses divers leviers de pouvoir et il se peut que les Américains l'aient mieux compris que les dormeurs du Vieux Continent.

Dans un article de l'époque, le chroniqueur conservateur américain John Rosenthal se plaint de l'effacement par Wikipédia d'une trouvaille qu'il estime capitale au sujet de ce film: son financement très conséquent par le gouvernement allemand.

«Aujourd'hui, bien sûr, Blair est surtout célèbre — tristement célèbre, faut-il préciser — en Europe continentale pour son soutien à la guerre en Irak. Le fait qu'un tel film ait reçu un soutien de quelque 5 millions d'euros de la part du pays qui a dirigé l'"axe de la paix" autoproclamé qui s'est opposé à la guerre m'a paru d'un intérêt public évident.»

Rosenthal souligne aussi que «la logique du financement de films en anglais par les Allemands n'est pas entièrement économique». En d'autres termes, elle serait ici de nature, entre autres, politique.

En ces temps-là, le bien-fondé de la deuxième destruction de l'Irak, justifiée par la poudre de perlimpinpin que Colin Powell agita au Conseil de sécurité, n'était même pas sujet à discussion aux États-Unis, pas même dans les milieux isolationnistes. Les Américains avaient très mal pris le refus des Européens de les suivre dans cette douteuse aventure. On se rappelle, ou plutôt l'on a soigneusement oublié, la vague de francopho-

bie écumante qui suivit le fameux discours de Dominique de Villepin à l'ONU. Seule la Grande-Bretagne de Tony Blair a participé à cette expédition qui coûta à l'Irak des centaines de milliers de vies humaines. Blair joua très gros sur sa position belliqueuse, exactement comme son successeur Johnson vingt ans plus tard, qui aurait pu se consacrer aux affaires intérieures et consolider le succès du Brexit, mais qui a englouti sa crédibilité dans une croisade démente en Ukraine, sans autre résultat pour son pays que la menace d'une éradication nucléaire.

DES MÉTHODES DE BARBOUZES

L'unité nationale derrière le Premier ministre fut fabriquée — déjà — au prix d'une propagande et d'une censure féroce du débat intérieur. Il nous en reste un témoignage saisissant dans les souvenirs d'un témoin de premier plan.

Piers Morgan est l'un des enfants terribles les plus illustres du journalisme anglo-saxon. Il s'est distingué à vingt-neuf ans en devenant le plus jeune rédacteur en chef d'un grand titre de la galaxie Murdoch. Et pas n'importe où: au tabloïd de gros tirage News Of The World. Au temps de la guerre d'Irak, il était rédacteur en chef du Daily Mirror, journal favorable au Labour, mais dut démissionner avec fracas en 2004 lorsqu'il fut prouvé qu'il y avait publié des photos montées d'exactions de soldats britanniques sur des prisonniers irakiens.

Morgan a raconté dans son «jour-

nal intime» intitulé The Insider livre à la fois hilarant et crucial pour comprendre de l'intérieur le fonctionnement des médias de grand chemin anglo-saxons — le contexte et l'exécution de son... exécution médiatique. Lui qui se vantait d'avoir été le journaliste le plus intime du couple Blair, dînant chez eux plus souvent que quiconque, était à l'époque le plus ardent opposant à la guerre en Irak dans la presse britannique. Morgan était un mercenaire journalistique comme un autre, mais sur ce sujet précis, il ne transigeait pas. Sa proximité avec Blair ne l'empêchait pas de publier tous les documents à charge qui tombaient sous sa main contre cette action criminelle. Un jour, on lui fit passer des photographies de soldats britanniques urinant sur des prisonniers. Leur publication en «une» signa son arrêt de mort. Les images furent immédiatement dénoncées comme un «fake» fabriqué quelque part en Irlande, et l'on réveilla le patriotisme de meute du plus bas étage pour punir cette atteinte traîtresse à l'honneur du soldat britannique. Le cynique patron de presse avait été joué par plus tordu que lui: les services secrets de Sa Majesté.

Piers Morgan argua qu'il avait été piégé, mais que, même si les photographies étaient contrefaites, elles traduisaient la vérité sur le comportement des troupes d'occupation en Irak. Puis il démissionna. Tony Blair, avec une hypocrisie toute britannique, lui organisa un dîner d'adieux. Morgan ne lui en voulut même pas

trop. À la guerre comme à la guerre. Il connaissait les règles du jeu.

Le dégommage de Piers Morgan montre combien l'irruption de WikiLeaks dans la sphère informationnelle a changé les règles du jeu. L'équipe de Julian Assange a inondé l'opinion de milliers de documents irréfutables sur des crimes qu'on ne faisait que soupçonner, ou qu'on étavait au mieux avec des récits de témoins, toujours révocables. Mais il jette aussi une lumière intéressante sur le contexte où fut tourné le film de Polanski: celui d'une lutte à mort, déjà, pour le contrôle du narratif. Faire passer les responsables de la guerre en Irak pour des crétins, des pourris ou des manipulés était d'autant plus dangereux que les justifications de cette guerre s'effilochaient un peu plus chaque année, mettant à nu une hideuse entreprise de prédation. La terrible vidéo de WikiLeaks, Collateral Murder, était sortie au même moment que le roman de Harris. La version cinéma de ce «J'accuse!» tournée par un grand réalisateur, risquait de tout faire basculer.

Cette affaire nous en dit long aussi sur le climat de notre époque. La presse britannique vient de justifier a posteriori les soupçons de Morgan sur les agissements des troupes britanniques en révélant des crimes autrement plus graves que ceux d'Adam Lang dans le film de Polanski ou ceux que Piers Morgan avait voulu dénoncer: des dizaines de civils afghans tués pour rien par les membres du SAS anglais. Des assassinats couverts jusqu'à ce jour par leur hiérarchie qui,

sans se laisser démonter, a déclaré qu'une enquête à ce sujet «mettrait en péril la sécurité» de ses soldats. Mais nous ne sommes plus en 2003. L'opinion nationale, dûment anesthésiée par deux années de dystopie covidienne, ne réagit pratiquement plus et Julian Assange pourra crever dans sa cellule sans que cela émeuve grand monde. Et puis, il n'y a plus un seul rédacteur en chef, plus un seul leader politique d'importance, pour dénoncer l'implication belliqueuse du gouvernement britannique dans la guerre ukrainienne.

Certes, Boris Johnson est tombé. Mais qu'est-ce que cela change? Les trois candidats à sa succession (réduits à deux désormais) sont tous issus de la pépinière de Davos et donc autistiquement globalistes. Le gouvernement américain ne s'est même pas donné la peine, comme nous le relevions la semaine dernière, de nommer le Premier ministre sortant tant ces gens sont interchangeables. Comme pour lui donner raison, Boris a fermement recommandé à son successeur, quel qu'il soit, de soigner en particulier l'«amitié» américaine. Ces gens paraissent aussi inconsistants que des spectres.

Mais l'affaire Blair, telle que filmée par Polanski, nous donne peut-être aussi une grille d'analyse psychologique de l'ensemble du personnel qui pilote en ce moment même l'Europe sur les récifs. Ne voit-on pas à tout instant surgir un Adam Lang, frivole, amateur, coureur, incompétent, docile, compromis, aux commandes de tel ou tel État? Et les biographies de tous ces Young leaders, ne sont-elles pas des copies conformes de celle de Ruth Lang, avec leurs inévitables bourses Fullbright et autres séjours d'études dans des antichambres de la CIA? Le contexte de ce projet cinématographique, ses messages subliminaux, ses péripéties et anecdotes semblent refléter les derniers soubresauts d'une Europe qui se rêvait encore souveraine avant sa soumission totale et sacrificielle aux intérêts américains.

Mais tout cela ne sont bien entendu que les divagations d'un esprit qui a vu trop de (bons) films... L'effondrement annoncé de notre économie n'est bien entendu qu'un complot des Russes.

CODA

Ghislaine Maxwell, fille du magnat de presse Robert Maxwell et complice du maître chanteur Jeffrey Epstein, a été condamnée à 20 ans de prison pour trafic sexuel de mineures. Curieusement, aucun de ses clients n'a été arrêté, et aucun média respectable ne s'est demandé pourquoi. On n'imagine pas tout ce que ces gens seraient capables de faire pour que nous n'entendions jamais prononcer leur nom. Ne serait-ce pas là un sujet en or pour une suite du *Ghost Writer* de Polanski?



ENFUMAGES par Eric Werner

Ukraine: le docteur Folamour et ses valeurs

ALGRÉ L'ÉCHEC SUICIDAIRE DE LEURS SANCTIONS ET DE LEUR GUERRE PAR PROCURA-TION EN UKRAINE, LES OCCIDENTAUX S'ENTÊTENT À VOULOIR MATER LA RUSSIE. LA DÉFENSE DE LEURS «VALEURS» SEMBLE BIEN MÉRITER UNE GUERRE NUCLÉAIRE. MAIS CES «VALEURS», SONT-ILS BIEN PLACÉS POUR EN PARLER?

L'actuelle guerre en Ukraine s'inscrit dans une petite liste: celle des guerres, hélas récurrentes, entre la Russie et l'Occident. Il y en a à peu près une par siècle. Au début du XVIIIe siècle, il y eut le roi de Suède Charles XII, puis en 1812 l'empereur Napoléon, enfin au siècle dernier Adolf Hitler. L'OTAN et les Américains prennent aujourd'hui le relais.

Ne feront-ils que se brûler les doigts? Il est trop tôt encore pour le dire.

Quelles sont les particularités de cette guerre? Il y a bien sûr la dimension nucléaire. La guerre actuelle en Ukraine est une guerre classique, mais à l'ombre de l'apocalypse. C'est pourquoi elle est très dangereuse. Nous y reviendrons plus loin. Mais par ailleurs aussi il y a les acteurs eux-mêmes. Tout le monde parle

des Russes et de M. Poutine, mais peut-être pourrait-on aussi s'intéresser aux gens d'en face: à ces officiels suisses, allemands ou français qui disent qu'en intervenant comme ils le font en Ukraine, les Occidentaux défendent des «valeurs». Il faut toujours s'inquiéter lorsque les gens prétendent défendre des «valeurs». Ce n'est jamais en soi très rassurant. Car on ne sait jamais très bien jusqu'où ils sont prêts à aller pour les défendre. On sait ce que cela a donné à certaines époques. Il est en soi déjà inquiétant que des gens fassent la guerre. Si en plus ils la font en défendant des «valeurs», on est plutôt mal parti. Concrètement, la guerre qui a lieu n'est pas près de s'arrêter. Elle peut même aller très loin.

LES «VALEURS» D'ABORD!

On pourrait aussi se demander si les Occidentaux sont vraiment les mieux placés aujourd'hui pour défendre les «valeurs». On se dit parfois en les écoutant qu'avant de s'en prendre, comme ils le font, aux autres sur ces sujets, eux-mêmes seraient bien inspirés de balayer un peu devant leur porte. La présidente de la Commission européenne parle de l'UE comme d'un grand «espace de démocrație». Elle-même croit-elle un seul instant à ce qu'elle raconte? Quand on voit son propre comportement à elle en tant que présidente de la Commission européenne (dans le contexte actuel, par exemple, mais aussi d'autres qu'on pourrait au besoin lui rappeler), on se dit qu'elle aurait intérêt, cette sainte-nitouche, à réfléchir à deux fois avant d'ouvrir la bouche. Mais laissons cela. Si les fanatiques mettaient toujours en pratique les valeurs qu'ils professent, cela se saurait. On n'a par ailleurs pas besoin, pour verser dans le fanatisme, de pratiquer soi-même les vertus dont on se réclame.

À certains égards, les fanatiques hypocrites, menteurs ou faux dévots sont plus dangereux encore que de simples idiots utiles récitant leur catéchisme. Voyez les sanctions contre la Russie. On disait en février que les Occidentaux étaient en train de se tirer une balle dans le pied. Mais c'est le Premier ministre hongrois Victor Orban qui est dans le vrai quand il dit (il y a quelques jours) qu'ils se sont en réalité tiré une balle «en pleine poitrine». En Allemagne, le prix des produits alimentaires a augmenté de 20 % en seulement trois mois. Partout en Europe on prépare aujourd'hui des plans de rationnement: rationnement du gaz et de l'électricité en particulier. On n'ose trop encore parler de famine, mais la pénurie a cessé d'être un mot tabou. Par ailleurs les taux augmentent, ce qui à terme pourrait conduire certains pays au défaut de paiement. Suivant lesquels, c'est l'ensemble du système financier qui alors s'effondrerait. Pas question pour autant de revenir sur les sanctions contre la Russie. On continue comme si de rien n'était. Les valeurs d'abord.

TOUT OU RIEN

C'est une des facettes de la réalité, mais non la seule. On ne sait pas exactement quand les Américains ont décidé de s'emparer de l'Ukraine. Mais ils ont fini par le faire: en 2014, lors du coup d'État de Maïdan. On ne fait pas la guerre à la Russie comme on la fait au Nord-Vietnam, à la Serbie, à l'Irak ou à l'Afghanistan. L'armée russe n'est pas n'importe quelle armée. C'est donc la CIA qui, à l'époque, s'est chargée du travail: la CIA et ses différentes courroies de transmission (médias, monde politique, ONG, etc.). Chacun sait que l'Ukraine est un des pays les plus corrompus du monde. Le travail s'en est ainsi trouvé facilité. Sauf qu'aujourd'hui tout est remis en question. Les Américains aiment bien faire la guerre, mais parfois aussi non, comme on l'a vu récemment en Afghanistan. Face à des gens déterminés, ils peuvent très bien abandonner la partie. Ils viennent de le faire en Afghanistan, mais un demi-siècle plus tôt, ils l'avaient déjà fait au Vietnam. On peut penser ce qu'on veut de M. Poutine, mais c'est quelqu'un de déterminé.

La politique américaine est celle du tout ou rien. On commence une guerre, ça passe ou ça casse. Je défends les valeurs, et comme je défends les valeurs, promis, juré, je ne céderai rien sur rien. Bien entendu aussi je refuse de négocier. On ne négocie pas avec des gens qui ne défendent pas les valeurs. Soit donc vous vous rendez, soit vous allez connaître l'enfer. C'est ce qu'ils disent, et ils le disent un certain temps. Puis ils s'en vont la queue entre les jambes. C'est ce qu'on a

vu au Vietnam et en Afghanistan. On n'exclurait pas que les choses ne se terminent un jour comme cela en Ukraine. Leurs personnels à Kiev l'apprendront un beau matin en tournant le bouton de la radio: bye-bye, les gars, nous on s'en va. Débrouillez-vous comme vous le pourrez, on priera pour vous. En plus, l'Ukraine c'est loin: pas aussi loin certes que l'Afghanistan, mais passablement quand même. Au nom du ciel, que sommes-nous allés faire là-bas?

Ou alors ils ne s'en iront pas, ils resteront, car ils tiennent malgré tout beaucoup à l'Ukraine: l'Ukraine et ses champs de blé (avec ou sans OGM), ses laboratoires biologiques, etc. Ils ne désespèrent pas non plus de réussir là où Charles XII, Napoléon et Adolf Hitler ont échoué, c'està-dire s'emparer de la Russie dans son ensemble et de ses richesses. Donc on reste. On fait venir encore plus d'armes, de soldats, bien sûr aussi de propagandistes. On mobilise également les Européens: on est membre de l'OTAN ou on ne l'est pas. On aimerait bien qu'ils fassent un peu aussi la guerre à la Russie, les Européens.

COMME SUR DES RAILS

Quel est alors le risque? Le risque, évidemment, est celui de l'ascension aux extrêmes. La guerre est poursuite de la politique par d'autres moyens, disait Clausewitz. Normalement donc, quand on fait la guerre, il faut en même temps être diplomate: être prêt, autrement dit, à discuter, à faire des compromis. La guerre n'est pas une fin en soi, ce n'est rien d'autre qu'un moyen. À un moment donné la guerre s'arrête et on discute. L'ennemi est par ailleurs l'ennemi, mais ce n'est pas un criminel. C'est un ennemi juste, hostis justus. On lui fait certes la guerre, mais on le respecte. Sauf que les Occidentaux ont depuis longtemps désappris toutes ces choses. Ils savent encore lancer des ultimatums, ca oui. Organiser des coups d'État, oui encore. Fabriquer en nombre de fausses informations, cela va de soi. Mais faire des compromis, non. Ils en sont profondément incapables. Ils font donc la guerre, mais c'est tout. Il y a une diplomatie russe, chinoise, turque, etc., en revanche il n'y a plus de diplomatie occidentale. Quand ils se sont fixé une ligne de conduite, en règle générale ils n'en changent plus, même si elle se révèle être suicidaire (comme cette politique de sanctions contre la Russie). Cela ne les aide pas à gagner leurs guerres, encore moins à faire la paix.

Encore une fois, on peut très

bien imaginer que les Américains décident un jour d'arrêter les frais, de terminer cette guerre qu'ils ont eux-mêmes commencée quand ils ont décidé un jour de s'emparer de l'Ukraine. Mais on peut aussi imaginer l'inverse, la fuite en avant. Quand on s'enlise dans une guerre qui n'est pas militairement gagnable, qu'on ne veut pas négocier non plus parce qu'on ne veut rien céder sur rien, il ne reste effectivement que le tout ou rien: soit la débandade, soit l'apocalypse. Tout l'entre-deux disparaît. C'est la particularité de cette guerre.

Le problème est presque médical. Les Occidentaux sont dans leur monde à eux, seul un choc d'une très grande ampleur, semble-t-il, pourrait les faire redescendre sur terre, reprendre contact avec la réalité. Beaucoup de gens sont comme ça, ils font la queue chez le psy pour que celui-ci les aide à reprendre contact avec la réalité. La différence, c'est que les gens en question ne disposent pas de l'arme nucléaire. C'est quand même un point important.

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (Monty Python)

LE GRAND JEU par Jean-Marc Bovy

Mikhalkov à la chasse aux démons (2)

EN RESSUSCITANT UN SAINT EXORCISTE RETIRÉ DU CALENDRIER, LE CÉLÈBRE RÉALI-SATEUR S'EST POSÉ COMME PLUS CONSERVATEUR QUE LES CONSERVATEURS DANS SA LUTTE CONTRE LES ENNEMIS DE LA RUSSIE. SON COMMENTAIRE HEBDOMADAIRE «BESOGON» RESSEMBLE DE FAIT, PAR BIEN DES ASPECTS, À UN TRAITÉ DE DÉMONOLOGIE.

Nikita Mikhalkov a placé son combat contre les démons sous le patronage d'un saint de la première chrétienté, celui de Nicétas le

Chasse-Démons, en russe «Nikita Besogon». Lors du Grand Schisme de l'Église orthodoxe russe, au XVIIe siècle, l'Église officielle a voulu remplacer ce saint très populaire par Nikita le Goth, un martyr guerrier qui a succombé dans la lutte contre les païens du Danube. Chez les Vieux Croyants schismatiques et dans la croyance populaire, la figure de

Nikita Besogon continue d'être révérée, même après qu'elle a été retirée du calendrier. En se réclamant de ce saint qui a survécu dans les Livres apocryphes, Nikita Mikhalkov fait figure de dissident parmi les conservateurs, ou d'archiconservateur. À l'heure où la coqueluche des réseaux,

le tiktoqueur Milochine, paré de sa chevelure rose et de ses tatouages, bat les records de popularité en totalisant 16 millions de vues, il peut

paraître étonnant que Nikita le rétrograde établisse le même score sur sa chaîne TV et sur YouTube. Un signe qui montre combien la société russe est tiraillée entre Occident branché et conservatisme orthodoxe.



LA GALERIE DES ESPRITS MALINS

Dans son rôle de grand exorciste, Nikita Mikhalkov a l'embarras du choix. Les démons, qui au nom du

géopolitiquement correct, cherchent à nuire à la Russie, ne manquent pas. En pointant en première ligne le stratège Brzezinski, qui a inspiré la politique extérieure des États-Unis pendant des décennies, Mikhalkov n'a pas de peine à mettre en évidence la figure diabolique du stra-

tège au profil de rapace. Le cynisme de Dr Zbig s'était déjà révélé dans une phase antérieure du Grand Jeu, celle du déclenchement de la guerre d'Afghanistan. Brzezinski n'avait éprouvé aucun scrupule à s'entendre avec les moudjahidines de Ben Laden pour piéger les Soviétiques à Kaboul. Une initiative qui aboutira à la retraite d'Afghanistan et accélérera la dissolution de l'URSS, ce dont Dr Zbig se vantera publiquement même si les terroristes islamistes se sont ensuite retournés contre leur sponsor. Dans la partie qui se joue aujourd'hui entre la Russie et l'Ukraine, Brzezinski a usé de la même tactique en s'appuyant sur une autre forme d'extrémisme. celui du nationalisme ukrainien néonazi qui a son origine dans la partie occidentale de l'Ukraine. Ce n'est pas un hasard si Brzezinski a été fait citoyen d'honneur de la ville de Lviv, épicentre du mouvement ukronazi. Pour justifier l'attribution de cette distinction, le maire de la ville n'a rien exagéré en déclarant: «Il n'y a personne au monde qui ait fait autant que lui pour mettre fin à l'empire soviétique du mal».

Autre esprit malin épinglé par Mikhalkov: George Soros. Son *Open Society* fait partie de la myriade d'ONG qui dès la fin de l'URSS ont travaillé la société russe de l'intérieur pour lui inculquer les valeurs de la démocratie, doublées de celles du libéralisme et de l'économie de marché. Avec son appui financier, une institution telle que le Centre culturel Eltsine à Ekaterinbourg

continue de semer dans les esprits, et notamment ceux de la jeunesse, le virus de la russophobie et de l'autoflagellation. Dans un manuel publié par le Centre Eltsine, on trouve cette définition: «Vivre en Russie = pourrir». L'objectif est de créer des groupes de dissidents, qui doivent réveiller la société civile et l'encourager à manifester pour la défense des libertés. Un processus qui pourrait, selon des techniques bien éprouvées, aller jusqu'à déclencher en Russie une révolution colorée et un changement de régime.

Les démons de la mondialisation, qu'ils s'appellent Klaus Schwab ou Bill Gates, sont aussi dans le collimateur de Mikhalkov. Après l'échec de la politique de démembrement de la Russie en plusieurs États, préconisée par Brzezinski, la stratégie visant à imposer une gouvernance mondiale constitue à ses veux une nouvelle voie pour soumettre la Russie aux diktats d'une élite supranationale autoproclamée, Mikhalkov a été vivement critiqué et même censuré dans les médias de son pays lorsqu'il a soupconné Bill Gates et la Big Pharma de prendre le prétexte de la pandémie du coronavirus pour vouloir empucer l'humanité entière et la tenir ainsi en laisse. Il n'était pourtant pas loin de la vérité, puisque le président de Pfizer en personne a récemment confirmé que la vaccination permettrait d'introduire dans l'organisme humain un «microchip» et de maintenir ainsi un contrôle permanent sur chaque individu.

LES DIABLOTINS DE L'INTÉRIEUR

Plus dangereuse encore aux yeux de Mikhalkov est la présence au sein de la société russe d'une cinquième colonne très influente. Il s'agit d'une part importante de l'élite du pays, active surtout dans les milieux de la culture, du spectacle et des médias. Elle est non seulement opposée au régime poutinien, mais se sent viscéralement plus proche du monde occidental que de sa propre patrie. Depuis le début de l'offensive russe en Ukraine, elle est sur la touche. Ceux qui pouvaient se le permettre ont souvent quitté le pays, soit furtivement (voir l'exemple de Tchoubaïs), soit démonstrativement comme certaines vedettes de l'écran et des plateaux de télévision. Depuis Israël, Chypre ou la Lituanie, où ils ont trouvé refuge, ils se joignent au chœur de ceux qui en Occident diabolisent la Russie.

Fort opportunément, un épisode

récent de Besogon a été sous-titré en plusieurs langues dont le français: «Nikita Mikhalkov, lauréat d'un Oscar: Ce qu'il faut savoir pour pouvoir comprendre le conflit ukrainien». À voir absolument (dès 18.57) la performance de Zelensky, alors qu'il n'était qu'un excellent bouffon et faisait rire aux larmes son public en singeant les sinistres rituels du nazisme qui se sont invités dans la société ukrainienne depuis trois décennies.

On se plairait à imaginer que Mikhalkov avec le talent qu'il a démontré dans ses meilleurs films, comme «Partition inachevée pour piano mécanique» ou «Quelques jours de la vie d'Oblomov», reprenne son habit de réalisateur pour mettre en scène les forces maléfiques de son siècle. Ce serait en quelque sorte une réécriture et un «remake» des *Démons* de Dostoïevski dans la période troublée que nous vivons.

PASSAGER CLANDESTIN: Florent Duffour

En miniature (nouvelle)

OICTATURE?» ÉRUCTA LA PATRONNE. «JE LEUR EN FOUTRAIS, MOI! Z'ONT QU'À SE PAYER UN PETIT SÉJOUR EN CHINE, ILS VERRONT CE QUE C'EST QU'LA DICTATURE!»

Il devait être onze heures passées quand, au matin du 15 juillet 2021, un certain Gary E. stoppa devant le magasin de miniatures de la rue de la Justice. Il releva la tête vers l'enseigne, vérifia qu'elle correspondait bien à celle qu'il avait mémorisée, puis il poussa la lourde porte en verre tapissée d'autocollants.

Ce provincial de 42 ans ne nourrissait pas plus de passion pour les petites voitures que pour les grandes, mais l'anniversaire de son tout jeune neveu approchait. Depuis déjà plusieurs mois, l'enfant ne jouait plus qu'à ça, ne parlait que de ça, et il n'était pas rare qu'il en rêve la nuit.

Une fois à l'intérieur, il s'immobilisa. La boutique était si exiguë et tellement basse de plafond qu'il avait presque l'impression de pénétrer lui-même à l'intérieur d'une miniature de magasin. Lamborghini, Bugatti, Ferrari, Aston Martin... elles étaient toutes là, encore rivées à leurs modestes socles de plastique et attendant qu'on les délivre de leurs emballages cartonnés. Le ridicule espace en était si rempli que, les mesures sanitaires l'eussent-elles autorisé, il n'aurait pas été possible d'y entrer à plus de deux clients.

Ce fut au débouché du seul rayon de la boutique et dans le recoin droit qu'il trouva le patron. Debout derrière l'écran de son ordinateur posé sur le comptoir, c'était un petit homme aux cheveux blancs et clair-semés, au front bombé et au menton carré recourbé en galoche. S'avisant d'une nouvelle présence humaine dans son magasin, il s'était empressé de renfiler son masque suspendu par l'élastique à son oreille gauche et contenté d'un vague grognement en guise de salut.

Le provincial eut tout juste le temps d'entrevoir la patronne – une petite femme à la face osseuse, aux lèvres exsangues et aux cheveux trop secs – qu'elle avait elle aussi tiré le masque qu'elle portait sous le menton pour le remettre sur son nez. Assise sur une caisse en bois au pied du comptoir, elle lui avait jeté un «Bonjour Monsieur» un peu trop brusque et trop pincé pour être sincère, avant de retourner à son stylo et à sa liste de pointage. Ces deux-là s'affairaient à mettre à jour leur comptabilité et quelque chose dans l'opération les contrariait visiblement.

Tandis qu'il progressait péniblement entre les étroits rayonnages, il pouvait les entendre maugréer et s'injurier. Leur étrange jargon, à base de codes et de chiffres, lui demeurait à peu près hermétique, mais il était tout à fait clair qu'ils ne cessaient de se piquer et de se reprocher mutuellement des erreurs de calcul.

La radio, allumée, était réglée sur une chaîne nationale, et un tube à la mode s'interrompit soudain pour laisser place à la lecture d'une dépêche de l'A.F.P.: «Alors que la France célébrait hier sa fête nationale du 14 juillet, plus de 19 000 personnes ont manifesté dans le pays au nom de la «liberté» pour protester contre les annonces du président Emmanuel Macron sur le pass sanitaire, la vaccination et sur ce que les opposants considèrent comme_la dictature.»

«Dictature?» éructa la patronne. «Je leur en foutrais, moi! Z'ont qu'à se payer un petit séjour en Chine, ils verront ce que c'est qu'la dictature!»

Ce genre de réactions n'avaient plus rien de surprenant. Ce commentaire, en l'occurrence (à la différence de la patronne, il s'en souvenait très bien), était signé du président lui-même. Dans un monde où l'on était soumis à un bombardement constant d'informations, la mémoire des peuples était très vite saturée. Aussi l'effaçait-on régulièrement et sans même s'en rendre compte, avec autant de facilité que l'on eût détruit les fichiers obsolètes stockés sur son téléphone ou supprimé l'historique de ses navigations sur Internet. Programmés de la sorte, il était de plus en plus fréquent que certains se transforment en perroquets gueulards et fièrement convaincus de leur autonomie cérébrale.

Quoique conscient du phénomène, le provincial sentit ses muscles se crisper, ses mâchoires se serrer, et il dut prendre une profonde inspiration pour ne pas éclater. S'énerver n'aurait servi à rien. S'il avait appris une chose ces derniers mois (au-delà du fait que l'on prenait évidemment prétexte du virus pour installer à pas feutrés et mesurés un nouvel ordre), c'était que la colère ne servait jamais qu'à raffermir les positions d'un interlocuteur en proie à la narcose collective. Il commençait en outre à étouffer sous son masque. Le mieux était encore de dénicher son cadeau et de décamper au plus vite.

Il l'avisa au pied d'une pile et à deux pas du comptoir. C'était une boîte en carton blanc de chez Lumky Toys, barrée d'une étiquette «Promotion». Vieille d'au moins soixante-dix ans, cette marque américaine, réputée pour la fidélité et la solidité de ses reproductions miniatures, avait régalé les gamins de la génération de son père. Ces pickups, ces tracteurs ou ces camions de pompiers en métal étaient d'une facture et d'une finition bien supérieures aux jouets en plastique asiatiques qui inondaient à présent le marché. Ils témoignaient d'une époque où la société de consommation naissante mettait encore grand soin à produire des représentations d'elle-même où elle n'était pas encore suffisamment assurée de son charme et de son pouvoir pour se permettre d'apparaître en négligé et sous des atours en toc sur la scène du monde. Le simulacre, évidemment, était déià à l'œuvre. Ces réfractions en miniature de la société occidentale

des années 50 avaient évidemment contribué à imposer son modèle partout sur la planète. En un sens, c'était aussi à bord de ces véhicules si finement conçus et reproduits que le monde avait amorcé sa course vers l'abîme... Quoiqu'il sût tout cela, le monde dont ces voitures constituaient à ses yeux les ultimes vestiges lui apparaissait aussi comme infiniment supérieur à celui dans lequel son neveu grandirait.

Il soupira. Chercher refuge dans le passé était tout à fait vain. Offrir ce type de jouets à son neveu, comme s'ils pouvaient le prémunir de ce futur de cauchemar dont les contours se dessinaient toujours plus nettement à l'horizon tout aussi inutile, mais n'était-ce pas à ce genre de gestes symboliques que se réduisait désormais la liberté humaine?

Il se tourna vers le comptoir et demanda à voir le contenu de l'emballage. La patronne, toujours assise sur sa caisse en bois et absorbée par ses calculs, leva les yeux vers lui. Elle fronçait les sourcils en signe d'incompréhension.

«Pourrais-je voir le contenu de cette boîte-là, je vous prie?»

Elle mesura d'un long regard la hauteur de la pile, sursauta comme si elle comprenait soudain, et eut un frémissement de tout le corps.

«Ah non, alors! Vous les avez dans la vitrine, là, au pied du comptoir! Hors de question que je remue tout maintenant.»

L'agressivité de cette vieille chouette était proprement stupéfiante. Le cœur toujours battant et le regard voilé, il pivota en direction du meuble en verre qu'elle lui avait désigné du doigt. Les étagères étaient si surchargées de voiturettes qu'il aurait été tout bonnement impossible, sinon de reconnaître les modèles de la marque qui l'intéressait, du moins de distinguer ceux présents dans la boîte.

Toujours debout derrière son comptoir, le patron continuait de cliquer sans mot dire sur sa souris et de pianoter à un seul doigt sur le clavier. Voyant que le vieux ne s'intéressait pas non plus à la transaction, il réitéra une fois de plus sa demande:

«Navré si je vous dérange à nouveau, mais le client a bien le droit de voir ce qu'il achète, NON?» L'agressivité avec laquelle il avait prononcé ce «NON?» l'avait surpris lui-même, et il ne dit plus rien.

Un silence s'ensuivit, durant lequel le couple échangea un regard où se lisait leur propre trouble. Était-il possible qu'il leur ait fait peur? Avaient-ils perçu suffisamment d'hostilité dans sa voix pour se mettre à douter de sa santé psychique?

Tout le monde avait peur de tout le monde désormais. Non seulement à cause de ce virus hypermortel qui ne tuait en réalité presque personne, mais de cette tension permanente que l'on pouvait sentir partout et qui achevait de déchirer la société jusqu'au sein des familles. La peur, donc? Le voyaient-ils déjà en train de sortir un couteau de chasse et de les dépouiller du peu que contenait

la caisse? L'hypothèse était flatteuse, mais il sentait en même temps que ce n'était pas ça, pas complètement ça. À bien y réfléchir, la patronne ne s'était pas montrée plus revêche avec lui qu'elle ne l'avait été avec son mari depuis qu'il avait pénétré à l'intérieur du magasin. À écouter ces deux-là échanger, on comprenait très vite que le venin qu'ils s'injectaient à tour de rôle avait toujours été le ciment le plus sûr de leur association, l'unique chose, au fond, qui continuait de les exciter un peu. Avec le même ton que le président aurait pris pour lui ordonner de s'inoculer une sixième dose de poison, il demanda une nouvelle fois à la patronne de retirer la boîte du dessous de la pile et de lui en laisser voir le contenu.

La dame en fut tellement émue

qu'elle en oublia de remettre son masque. Quand, enfin, elle se leva de sa caisse et qu'elle s'agenouilla à ses pieds, l'expression qui détendait ses lèvres exsangues ressemblait à s'y méprendre à un sourire de plaisir et de soulagement.

• Professeur de français, Florent Duffour vit et enseigne à Casablanca pour la cinquième année consécutive. Collaborateur de L'Atelier du roman, il travaille en ce moment à l'écriture d'un roman où il est entre autres question de la casse organisée de l'instruction publique. Lecteur passionné, il aime également la photographie et le tango argentin. Il a vécu et travaillé en Australie, au Nigeria et en Lettonie.



L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS, 100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE. DÉJÀ 347 SEMAINES. PLUTÔT RASSURANT. NON?

TURBULENCES

MARQUE-PAGES · La semaine du 17 au 23 juillet 2022

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Rassurant. Nous rapportions la semaine dernière la «gaffe» de John Bolton reconnaissant qu'il avait, en tant que haut responsable du gouvernement américain, fomenté des coups d'Etat dans le monde. Pour ceux qui soupçonneraient un coup de vantardise isolé, nous recommandons cette interview de James Woolsey. L'ex-patron de la CIA confirme avec un grand sourire que son gouvernement manipule les élections à l'étranger, mais, bien entendu, «uniquement pour la bonne cause et dans l'intérêt de la démocratie». Une démocratie ainsi défendue n'a rien à craindre des élections, en effet...

Misery. Stephen King, qui est devenu plus laid que ses personnages les plus tortueux, s'est fait interviewer avec sa casquette pro-ukrainienne par les farceurs Vovan et Lexus. Durant l'audioconférence, il a notamment affirmé que. certes «on peut toujours trouver des trucs pour dénigrer les gens», mais que Stepan Bandera, tout comme Zelensky, était «un grand homme». Ce grand homme, collabo notoire, est responsable de la mort de dizaines de milliers de Juifs et d'autres simples humains dans des conditions hideuses. Evidemment, l'auteur de Ca et de Shining ne pouvait que se lécher les babines, quelque part au fond de son subconscient... Bon, la même semaine, la vice-première ministre canadienne Chrystia Freeland a été vue défilant avec des bandéristes. Mais quand on sait que ladite Chrystia est la petite-fille de Mykhailo Khomyak, directeur des Wiadomości Krakowskie, célèbre brûlot de propagande pro-nazie au temps de la guerre... on se dit que la pomme ne tombe jamais loin de

l'arbre. *Post-Scriptum*. Le grand romancier s'est fendu d'un <u>tweet piteux</u>, reconnaissant qu'il avait été piégé et qu'il ne savait pas qui était «ce type Bandera». En effet: il faut vraiment ne rien savoir de lui pour le qualifier de grand homme.

Missiles boursiers. Non, les Russes n'ont détruit aucun complexe de missiles HIMARS, déclarait cette semaine le chef d'état-major de l'US Army, le général Milley. Peut-être, mais ce qui semble établi, c'est qu'ils en ont αcheté au moins un aux militaires ukrainiens à prix bradé et qu'il est en cours d'étude pour la rétro-ingénierie. Quoi qu'il en soit, les actions du fabricant Lockheed Martin, qui avaient crevé le plafond avec le début de l'opération russe, sont retombées à leur niveau d'avant le 24 février. La Bourse sauraitelle des choses que le Pentagone ignore?

Bibliotaxe. L'Etat français vous taxera-t-il bientôt pour l'air que vous respirez? Il semble songer à tout, même à vous prendre 200 € pour la musique et aux films que vous diffusez, éventuellement, aux touristes dans votre gîte. S'il n'a pas réussi à piquer une redevance sur les livres en prêt dans les bibliothèques et médiathèques, c'est uniquement parce que les auteurs et le milieu littéraire se sont mobilisés. Quels ingrats! La SCELF ne pensait pourtant qu'à leur bien, en grattant quelques droits d'auteur pour eux... Les Inconnus nous avaient bien mis en garde contre les frères Râpe-tout, mais ils arrivent encore à nous surprendre.

Agacements. Avec sa franchise brutale et jubilatoire, Dmitry Orlov nous régale d'un nouvel <u>«état des lieux»</u> qui ne laisse aucun doute quant à l'insanité des politiques du bloc occidental unifié. Par exemple et en particulier, des cueilleurs de myrtilles de la Baltique qui s'entêtent à marcher sur les pattes de l'ours:

«Et puis il y a ce petit fait croustillant : alors que la Russie peut transférer tout le trafic de Kaliningrad sur des ferries entre ce port et son gigantesque port récemment construit à Ust'-Luga (région de Leningrad), elle peut aussi littéralement bloquer toute la Lituanie (ainsi que la Lettonie et l'Estonie voisines) en arrêtant tout le trafic ferroviaire entre la Pologne et la Lituanie, qui doit passer par Kaliningrad. En effet, les voies ferrées des pays baltes sont à l'écartement russe, plus large, et le point de transfert entre les wagons qui utilisent les rails européens de 1 435 mm et ceux qui utilisent l'écartement russe de 1 520 mm utilisé dans toute l'ex-URSS se trouve à Kaliningrad. L'arrêt de ce transfert réduirait de moitié environ les économies baltes, déjà en perte de vitesse (l'inflation en Lituanie est supérieure à 20 %).»

Ringardises. A lire également, ce rappel non moins décapant que la technologie n'est rien sans l'énergie, et que les dirigeants qui pensent pouvoir compenser celle-ci par celle-là sont simplement fous:

«Le monde a changé, mais la réalité sociale n'a pas encore rattrapé la réalité politique et physique. C'est l'été de l'anticipation. L'hiver du mécontentement est à suivre. Au printemps prochain, nous vivrons tous sur une planète étrange et différente.»

Gazerbaïdjan. Mme von der Leyen est allée chercher à Bakou des fournisseurs d'énergie «plus fiables». De quelle fiabilité parlait-elle? La Russie a-t-elle failli à ses contrats, ou aux hautes exigences morales de l'UE? Heureusement, l'Azerbaïdjan est une solide dictature (154e pays sur 180 en matière de liberté de la presse), et de plus son principal champ gazier est propriété partielle du russe Lukoil. La morale est donc sauve!

Caniculish. Les Rosbifs à la peau rose

souffrent le martyre cet été. Toutes les cartes météo sont au rouge. Le mercure dépasse allègrement les trente degrés. Il faut faire quelque chose! On n'a jamais vu ça! Jamais... depuis par exemple 1932, quand le *Daily Standard* énumérait les dégâts de la vague torride: «huit morts par coup de chaleur, cinq noyés et trois suicides».. Ah, si nous avions eu le bon docteur Gates et le professeur Al Gore un siècle plus tôt, nous n'aurions pas si chaud aujourd'hui! Pas chaud du tout, même.

Cani-canin. En 2017, le bulletin météo de la TV allemande annonçait des 34° sur une carte de l'Allemagne à fond vert. En 2022, la TV annonce des 28° sur fond rouge enfer. Pavlov inculquait à ses chiens le réflexe de salivation, les conditionneurs inculquent à leurs moutons le réflexe de sudation. Mais la science est identique.

Caniculalère? Nous avons réalisé un petit sondage cette semaine auprès de nos abonnés sur Twitter. A la question «La canicule 2022 est...», 11% ont répondu «causée par l'homme», 26% «un phénomène naturel», 19% ont estimé que ce n'était rien de particulier... et 43% l'attribuent à une surenchère médiatique. Peutêtre faudrait-il offrir des climatiseurs aux rédactions?

Audio-épopée. «Illustrée avec des fonds sonores, une lecture vivante, saisissante, bouleversante»: France Culture d'avoir mis à disposition un podcast en 60 épisodes du chef-d'œuvre de Vassili Grossman, Vie et Destin, qui raconte la bataille de Stalingrad et à travers elle la lutte à mort de deux totalitarismes (presque) jumeaux. Merci à notre ami Michel Rosenzweig de nous l'avoir signalé.

Pain de méninges

SEUL LE PRÉSENT NOUS SAUVE

Le diable apparut un jour à trois moines et posa à chacun d'entre eux la même question: «Si je te donnais le pouvoir de changer quelque chose dans le passé, que changerais-tu?»

Le premier moine répondit du tac au tac, avec la fougue des apôtres zélés:

«Je ne te permettrais pas de laisser Adam et Eve tomber dans le péché, afin que l'humanité ne se détourne pas de Dieu.»

Le deuxième moine, qui avait le cœur plein de miséricorde, répondit:

«Je t'empêcherais de te détourner de Dieu, ce qui a entraîné ta damnation éternelle.»

Le troisième moine était le plus simple des trois. Au lieu de répondre, il tomba à genoux, se croisa et pria: «Seigneur, épargne-moi la tentation de ce qui aurait pu être ou ne pas être.»

Là-dessus, le diable poussa un cri strident et disparut dans des convulsions de douleur. Stupéfaits, les deux premiers moines se tournèrent vers le troisième:

«Frère, pourquoi lui as-tu répondu ainsi?»

Le moine s'expliqua.

«Premièrement, nous ne devons jamais converser avec l'ennemi. Deuxièmement, personne au monde n'a le pouvoir de changer le passé. Troisièmement, le diable n'a aucun intérêt à nous aider, mais à nous emprisonner dans le passé pour que nous ignorions le présent.

- Pourquoi?
- Parce que le présent est le seul moment où, avec la miséricorde de Dieu, nous pouvons collaborer avec Lui.»

La stratégie du diable, celle qui emprisonne la plupart des hommes et les empêche de vivre dans le présent en unité avec Dieu, consiste à les obnubiler avec «ce qui aurait pu être».

Laissons le passé entre les mains de la miséricorde de Dieu et laissons l'avenir entre les mains de Sa providence. Seul le présent est entre nos mains en même temps qu'entre celles de Dieu.

— Apophtegmes des Anciens

CANICULE PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

